

Les chiens, ça va bien un moment.

Exergue à l'ACTE 1 :

« Même celui qui est complètement abandonné par les gens, les fantômes, par l'animal et par les choses, même celui qui parle tout seul ne parle pas que pour lui-même! »

VLADIMIR HOLAN

Exergue à l'ACTE 2 :

« Tu es étrange quand je t'embrasse ainsi... Tu es si belle qu'on dirait que tu vas mourir... »

MAURICE MAETERLINCK

ACTE 1

La scène est vide. Apparemment il n'y a personne. Soudain on doit voir apparaître un homme, il est seul, l'air désespéré, on a envie d'avoir pitié de lui, mais on n'arrive pas. Il n'y a rien d'autre à dire là dessus pour l'instant.

Scène 1

L'HOMME SEUL : *(il a l'air très énervé contre quelqu'un.)* Allez-vous en tout le monde ! Allez-vous-en ! Je ne veux plus devoir vous regarder et à peine vous voir. Je vous l'ai dit, je ne veux pas de votre sollicitude empressée. Vos mots me gênent affreusement, vos bouches m'écœurent, vos regards me dégouttent. Je ne veux plus rien avoir à lire dans vos yeux. Et surtout pas cette pitié impossible à vivre.

La pitié me fait haïr l'homme. Lorsqu'elle me touche, elle me blesse si profondément que mon esprit s'enfuit de mon corps. Chut !!! Écoutez, : " Qui sommes-nous, murmurent les voix sages et raisonnables, pour dénigrer ainsi ce sentiment ? Jusqu'où va la folie égocentrique de l'homme pour mépriser ainsi la pitié de l'autre ? La pitié est agréable, disent-elles toujours, elle sait être belle ". Ben voyons, tenez, vous là, pensez à la dernière fois que vous avez éprouvé de la pitié pour quelqu'un. Allez, cherchez bien. Ce poids de sollicitude et d'attentions désintéressées. *(il semblait s'être calmé.)* Et bien voilà on y est revenu à cette sollicitude empressée. Comment avez vous pu parler d'égoïsme, alors que vous-même vous vous accusez du plus ignoble des plaisirs solitaires ! Vous qui vous enrichissez des autres sur leur dos, sur leurs sentiments, vous qui recherchez cette douce chaleur que l'on ressent lorsqu'on voit l'autre bas, le plus bas possible et que l'on se penche vers lui. Que c'est brillant, vraiment, se voir ainsi toucher du doigt l'abnégation de ses malheurs pour épauler ceux des autres. Mais oui, hypocrites, voilà ce que vous recherchez, voilà ce qui est si précieux à vos yeux : l'oubli de ses propres malheurs et la vision de sa personne penchée sur l'autre, sur le plus malheureux que soi. *(de nouveau la sueur coule de son front.)* Mais, enfin, pourquoi moi je vous reprocherai ces

quelques grappes d'évasion, ces quelques bouffées d'oubli ? Allons, allons, je n'aurai pas ce cœur là, vous ne comprendriez plus. De plus me direz vous, qui ne les recherche pas ces instants ? *(il s'énerve.)* Mais c'est moi en cet instant l'objet de votre pitié à tous et pour cette raison je ne vous permettrai jamais !
(le rideau se referme presque violemment.)

Scène 2

L'HOMME SEUL : *(il semble toujours énervé, mais la colère et la fatigue ont fait leurs œuvres. Il parle plus lentement. Il semble regarder un point fixe qui n'existe pas.)* Je ne veux pas, je ne peux pas supporter tous vos regards qui me ramènent invariablement à mes amours déçus. Je ne veux pas que vous puissiez avoir pitié de mes souffrances. Elles ont été trop grandes, trop profondes, trop belles pour que vous puissiez, ne serait ce qu'un instant les imaginer. Ces douleurs vous resteront toujours trop étrangères pour que vous puissiez, un jour, invoquer des sentiments pour elles. Je ne veux pas qu'avec votre sale pitié, vous rendiez un jour mes souffrances humaines. Non, je ne pourrai pas supporter de les voir se traîner dans cette fange que vous entretenez si joyeusement, je ne veux pas qu'elles ressemblent aux autres. Et si vous saviez comme je me moque de l'image que vous me donnez de vos couples. Ne vous effrayez pas, vous ne lirez pas de jalousie dans mes yeux, je ne peux simplement pas vous envier votre confort et votre bonheur... ils sont trop humains... Quoi ? Vous pensez que je mens, vous croyez que je dis cela pour ne pas sentir davantage la douleur mordre mon cœur ? Vous croyez que je me mens... pour me préserver ? *(il s'arrête comme envahi par le doute.)* Puis-je vraiment prétendre à un bonheur ou même à une souffrance qui ne soit pas humaine ? Est-ce que je n'entretiens pas les illusions que j'ai vécues en les magnifiant de plus en plus ? *(soudain sûr de lui)* Et alors donc, que chercherais-je ? A me faire éclater le cœur de trop grandes aspirations, vous y croyez-vous ? Mais oui, bien sûr que vous y croyez sinon vous perdriez le fil de votre vie et vous ne trouveriez plus suffisamment de raisons pour continuer à vous mentir. Nous avons choisi nos vies, du moins j'aime à le croire et mon choix à moi est de vivre les yeux dans les nuages, puis dans la lune, puis, toujours plus haut, dans les étoiles. Je veux vivre chaque amour comme une étoile filante, là où vous rechercherez toujours un peu plus de confort. Ce sale confort, celui de votre image, celui de vos fesses, celui de votre esprit, celui de votre sexe ! Peu importe,

finalement, la puissance de mes amours si je les vis toujours comme une explosion.

Oh ! Si vous saviez comme je me sens fort en cet instant. Déjà je l'oublie, déjà je ne la sens plus votre pitié qui tout à l'heure encore me torturerait comme une nuée de moustiques. Tant pis pour le rêve, tant pis pour les nouvelles souffrances, tout à l'heure lorsque je m'éveillerais. Laissez-moi juste m'envoler encore un peu.

(Le rideau s'est refermé sur lui comme un bras amical qui l'entoure.)

Scène 3

*(Le rideau s'entrouvre doucement, pour juste
laisser apparaître une partie de son corps)*

L'HOMME SEUL : Encore un peu, encore un
peu...

Scène 4

L'HOMME SEUL : *(il est dans un coin d'ombre. On ne peut pas vraiment voir son visage, on ne peut plus vraiment savoir ce qu'il ressent. Pourtant lorsqu'il va se mettre à parler on sentira sa lassitude qui ira en croissant tout au long de la scène.)* Laissez moi vous raconter une histoire, une preuve de mon humanité si vous voulez. Une manière de me rapprocher de vous après m'être éloigné si vite, si loin. Un mois de juillet à Tunis, la chaleur y est étouffante et chacun tente de la fuir où il peut. Perdu dans mes pensées, je rentre pourtant dans un café sur une place où l'ombre fait cruellement défaut. Je m'assieds au bar et prends un thé à la menthe. Peu de temps après mon arrivée entre un homme qui se place juste à côté de moi. Cet homme est difficile à décrire, pourtant je veux que vous puissiez le discerner comme s'il était là devant vous, ou ici à mes côtés accoudés au bar, la sueur dégoulinant jusqu'à nos cols de chemise. Il est grand, il semble costaud, pourtant son corps donne l'impression d'être marqué profondément par les traces du temps ; je parle de son corps car son visage a une expression toute différente, rempli d'une joie juvénile qu'il essaierait de contenir. C'est précisément là que réside la difficulté dans sa description, malgré ce visage, sa personne reflète une dure expérience de la vie. De fait, on ne peut pas lui donner d'âge, on arrive tout juste à compter les années d'efforts accomplis à l'usure de ses mains. Hm ? oui, enfin je parle juste de l'impression qu'il dégageait pour l'observateur que j'étais.

Je ne suis plus bien sûr, mais il me semble que c'est lui qui m'adressa la parole en premier et rapidement il commença à me raconter son histoire. Curieux, non, cette idée de vous raconter une histoire qui m'a elle-même été racontée.

Il venait de passer quinze longues années au pénitencier 'El Hazamir' au sud-est du pays ; il en était sorti deux jours auparavant. Le café étant vide le serveur lui-même avait délaissé son magasin pour s'étendre à l'ombre d'un arbre dans la petite cour adjacente, nous étions seuls et un frisson envahit mon corps, malgré la chaleur à cette pensée. Il me décrivit les dures conditions de vie qui régnaient au pénitencier et

combien il avait eu du mal à s'y habituer, lui qui n'était qu'un jeune paysan d'une trentaine d'années au moment où il y avait été enfermé. Il n'aborda d'ailleurs jamais les raisons pour lesquelles il y avait été envoyé, mais je n'ai jamais senti chez lui cette amertume de l'injustice qui habite les victimes et je n'ai pas vu non plus cette force aveugle et brute qu'on peut lire dans les yeux de certains criminels. A un moment il tira de la poche d'une veste élimée une petite boîte d'allumettes percée de tous petits trous. Il ouvrit cette boîte et fit grimper une minuscule souris sur la paume de sa main. Cela faisait cinq ans que cette souris était sa seule, hm, je crois qu'il avait dit confidente (l'image était vraiment gentille et touchante) et bien qu'il reconnut lui-même que cela puisse paraître ridicule il ne pourrait plus se passer d'elle. Pendant qu'il continuait de parler il me montra quelques tours qu'il lui avait enseigné. La bestiole se mettait sur ses pattes de derrière et exécutait des petits mouvements qui ressemblait vaguement à des pas de danse. J'observais surtout le ballet des énormes mains qui aurait pu écraser l'animal d'une pichenette mais qui orchestrait adroitement ses gestes. *(on se sent un peu mal à l'aise de cette nostalgie qui s'exhale de cette histoire, peut être s'y sent-on trop étranger lorsqu'on tente de lire dans le regard de l'homme)* A un moment, un bruit se fit entendre dans la courette, la souris prit peur et s'enfuit sous le gros meuble en bois usé qui faisait office de bar. Mon compagnon se pencha pour tenter de la récupérer pendant que le serveur s'approchait oisivement de l'endroit où nous nous trouvions. Il demanda quelque chose en arabe et l'autre répondit en grommelant sans se préoccuper de lui. La souris s'éloignait toujours, apeurée sans doute. Le garçon l'apercevant pour la première fois, s'empara d'un balai et honteux de sa présence dans son établissement, chercha à la frapper. Finalement, il réussit à l'écraser d'un coup contre le mur. Mon compagnon s'effondra alors, stupéfié, comme si c'était lui-même qui avait été frappé... Puis, il se mit à pleurer en hoquetant doucement et de ses yeux coulaient des larmes comme deux minuscules rivières, son regard embué tourné vers le cadavre de sa minuscule souris. *(on sent qu'il fait venir sa*

respiration du plus profond de son être, on sent qu'il est en train de quitter Tunis pour revenir sur la petite scène mal éclairée.)

Sentir, sentir le vide sous ses pieds, sentir le goût du vertige vous monter à la gorge comme pour le vomir et tomber, tomber tellement longtemps que l'on ne peut plus l'oublier, jamais, ce vertige. Je me demande si on peut, un jour, apprendre à vivre avec autant de vide autour de soi. Il doit faire si froid. Ne croyez pas que je vous ai raconté cette histoire par simple goût pour le spectacle qu'elle constituait. C'est un peu une histoire qui serait la vôtre, la mienne, autant que celle de cet homme. Une histoire sur la vie qui tourne et qui ne s'arrête qu'une seule fois ; la vie qui n'est, finalement qu'une pauvre roue fragile qui peut se briser ou se transcender, mais qui bascule constamment sous les coups de boutoir d'un destin à qui on pensait n'avoir jamais rien fait de mal. Voilà, je ne sais pas vous, mais moi je pense souvent à ces moments où l'on apprend à connaître le vide. Peut être d'ailleurs parce que je n'en ai jamais vraiment vécu aucun, mais que, toujours spectateur, j'ai voulu souffrir de la souffrance des autres, j'ai voulu me faire mal jusqu'aux limites de mon imagination. Je ne sais plus pourquoi je faisais cela, pour soulager un peu les autres de leurs peines ou pour me préparer le jour où la vie s'intéresserait un peu trop à moi. Je ne sais plus si je le faisais pour les autres ou pour moi.

(Il se tait quelques instants)

Ne croyez pas trop les gens qui vous parlent de la vie...

(le rideau se ferme lentement, peinant sous son propre poids.)

ACTE 2

La scène s'est un peu éclairée et on découvre que l'homme se trouve dans un bureau, petit, sobre et gris. Une jeune femme doit rentrer de telle sorte qu'il ne s'en apercevra tout d'abord pas.

Scène 1

L'HOMME : *(se parlant à lui même)*... puis vint celle qui éclaira un instant sa vie...

ELSA : Hm ! Hm !

(il ne répond pas, il n'a sans doute pas entendu)

ELSA : Euh ! Excusez moi.

L'HOMME : *(il la regarde, à peine surpris)* Ah ! c'est vous ?

ELSA : Pourriez vous m'indiquer le bureau 79C, je crois que je me suis perdue. Il est si difficile de se retrouver dans ces couloirs.

L'HOMME : Est ce que...oh! j'ai bien peur de vous effrayer... et pourtant il faut que je le dise...*(sa voix se fait plus basse, moins sûre)*, pour qui donc faudrait-il le dire sinon ?

(sa respiration devient un peu haletante, c'est elle qui l'entraîne, elle qui le porte vers les nuages où vont sa voix et son imagination, comme une monture de vent qu'il inventerait lui même au fur et à mesure)

Je connais déjà notre histoire... je l'entends déjà rouler sur les galets et sous les ponts... je l'entends déjà battre à mes oreilles et s'insinuer dans mon coeur...

Au début, la séduction. C'est toujours le moment le plus beau, celui qui se construit le plus lentement, mais sans que l'on s'en rende compte. Juste, on regarde son image s'envoler jusque dans les yeux de son amoureuse et on aspire la sienne la bouche grande ouverte. Alors on sent venir se lover tout contre soi les sentiments les plus doux. On voit le monde autour de nous se transformer pour devenir tellement trop grand lorsque l'autre n'est pas là et tellement petit, réduit à une seule pièce, lorsque la porte s'ouvre et se referme sur lui. Je chercherais à deviner si ton coeur est assez grand pour contenir ma soif et tu essaieras de lire comme une carte sur mon visage le chemin de mes sentiments.

En repensant à ces premiers mois passés ensemble, nous verrons une aquarelle aux couleurs douces et timides, aux traits intemporels.

“ Quand nous sommes nous rencontrés, mon amour ? Toute la vie, mon amour ”

Ah ! Est ce que je t'ai dit que c'était une histoire triste ?

Qu'un jour je connaîtrais le goût de tes larmes, jusque dans ma poitrine ?

Est ce que je t'ai avoué qu'un jour j'aurais tellement mal que je te détesterais de toute la force de mon amour...mais non, non, c'est vrai, tu ne peux pas le savoir.

(ses yeux se portent sur son infini à elle et le fini de l'avenir devant lui, là bas...)

Après la séduction, l'amour... Je ne sais pas aimer... pas bien , pas comme il faudrait.

Sans doute parce que je ne sais pas me protéger de mes sentiments, parce que je les laisse monter en moi et déborder de tout ce qu'ils peuvent et qu'ils en profitent et qu'ils me poussent toujours plus fort, toujours plus loin au fond de moi, vers un endroit où n'existera plus que ton image. Ton image forcément déformée. Envahie par toutes mes peurs et mes frustrations, mais surtout par toute ma passion qui cherchera à s'exprimer jusque dans l'élaboration de cette image, vers une vision de toi, de ton corps, de tes actions tellement loin de ce que tu seras et de ce qui fera que je t'aimerais. Regarde, je suis déjà fou, cette maladie me ronge. Regarde, regarde aujourd'hui cette image de moi, car alors tu ne seras plus capable de me voir. J'aurais placé tellement de voiles entre nous... Et moi, aujourd'hui, je sens déjà cette réalité se tordre, se déchirer dans nos esprits, aïe...*(son regard est fiévreux, brûlé par ses délires)*

ELSA : *(elle s'approche doucement et dépose un long baiser sur son front)* Je suis là...

Scène 2

Il est serré contre elle, comme pour s'enfouir au plus profond d'elle. Elle le berce doucement en lui caressant les cheveux.

Cette scène doit paraître étrange au spectateur, comme une cassure ou une pause dans la pièce. Comme si les acteurs se préparaient pour une épreuve difficile, une bataille à mener ensemble.

L'HOMME : *(sa voix est retenue, plus humaine, plus fragile, plus proche des sentiments qui, tous les jours, nous font aimer et craindre la vie)* Si tu savais, j'ai tellement peur de te demander trop d'amour, tellement peur d'attendre plus que tu ne peux donner, tellement peur d'avoir mal. Parfois je pense que c'est ça la douleur : la peur d'avoir mal, de sentir la première griffe sur ma peau. Voir tout ses sentiments fondre dans une sensation physique.

ELSA : *(La lumière se pose sur elle. Son front est large comme une nuit d'amour, il est blanc comme la lumière du petit matin, lorsque tout le monde dort. Elle est très belle.)* Oh ! Mais comment te dire ? Que dire à un enfant qui a peur, qu'est-ce que je peux faire qui ne risque de l'effrayer plus encore. Je ne sais si c'est la douceur ou la violence en moi qui devra te décrire mon amour. Tu sais, j'aimerais être une très grande vague qui puisse, à coup sûr, se déverser jusqu'au fond de ton cœur. *(elle garde le silence quelques instants)* Jusqu'alors je n'avais simplement jamais ressentie ce besoin de dire... à tout prix.

L'HOMME : Elsa! Tu...

ELSA : *(elle pose sa main sur ses lèvres)* Non, pas encore... Toi aussi, regarde et vois combien les mots tous simples de l'amour semblent fragiles et vulnérables devant toi. Je ne sais même plus dire je t'aime.

L'HOMME : Arrête! Arrête! Le vertige autour de moi... le bonheur... où es tu ?...Elsa... Elsa, regarde moi, laisse moi te regarder, tes yeux, ton visage...laisse moi lire tout notre bonheur...

Scène 3

La lumière s'est refermé sur eux. Elsa est assise sur une chaise, le visage entre les mains. Il est derrière elle, loin, très loin.

L'HOMME : Allez, Elsa je t'en prie, il faut y aller. Nous devons continuer, nous devons jouer ce qui est écrit.

ELSA : *(des larmes perlent aux coins de ses yeux)* Pourquoi ? Je ne veux pas. Je ne veux pas te voir souffrir à cause de moi, je ne veux pas lire sur ton visage cette haine dont tu me parlais. Moi je t'aime, je suis sûre de mes sentiments, je ne veux pas te perdre jamais, j'ai besoin de toi.

L'HOMME : Mais moi aussi je t'aime pour l'instant et pour rien au monde je ne voudrais te perdre, mais pour cela, il faut jouer cette pièce... même si c'est un drame...

ELSA : Mais enfin rien n'est inéluctable, tu ne peux quand même pas croire ça. Moi je ne le croyais pas tout à l'heure quand tu racontais et déjà je savais que je t'aimerais toujours de toute la force de mes sentiments, que j'arriverais à faire en sorte que tu ne puisses jamais me laisser.

L'HOMME : Elsa, je t'en supplie, tu dois me comprendre. Il ne faut pas interrompre le cours de cette histoire.

ELSA : Je ne t'écoute plus, je ne veux pas comprendre, pas croire que tu sois si fou que tu aies oublié, que tu aies fait sortir de ta mémoire l'idée d'un bonheur simple. Je ne veux pas croire que tu aies tout cet orgueil en toi, l'orgueil de ne pas vouloir vivre humainement, mais seulement à travers ces choses que tu penses.

(Il reste muet et évite de croiser son regard)

LE CHŒUR : *Avec l'arrivée d'Elsa, c'est tout un pan de vie, une nouvelle vision, celle de la réalité, qui s'est invitée dans cette pièce au milieu du monologue de l'homme. Devrions nous nous attrister de ce que le cheminement du dialogue fasse basculer irrémédiablement et à coup sûr, le spectateur du côté d'Elsa ? vers la déconvenue de ceux qui ne savent pas vivre comme les autres. Nous ne sommes pas de ceux qui ne font qu'inviter la réalité à venir dans leur vie, ceux qui ne font que la fréquenter sans*

buter contre elle, mais parfois lorsque nous les croisons, nous ressentons quelque part à l'intérieur, un peu d'envie, de jalousie à leur rencontre, à l'encontre de leur monde construit sur du vide où la puissance des voûtes permet pourtant aux donjons de toucher le bord des nuages. Non, décidément non, on ne peut pas donner raison à aucun de ces deux là. Leurs sentiments sont trop proches de ceux que nous connaissons, ressentons ou espérons ressentir pour pouvoir trancher.

Débuté en août 98, achevé en septembre 99.